

JCVD de Mabrouk El Mechri

Helen Faradji

Number 140, December 2008, January 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/25254ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

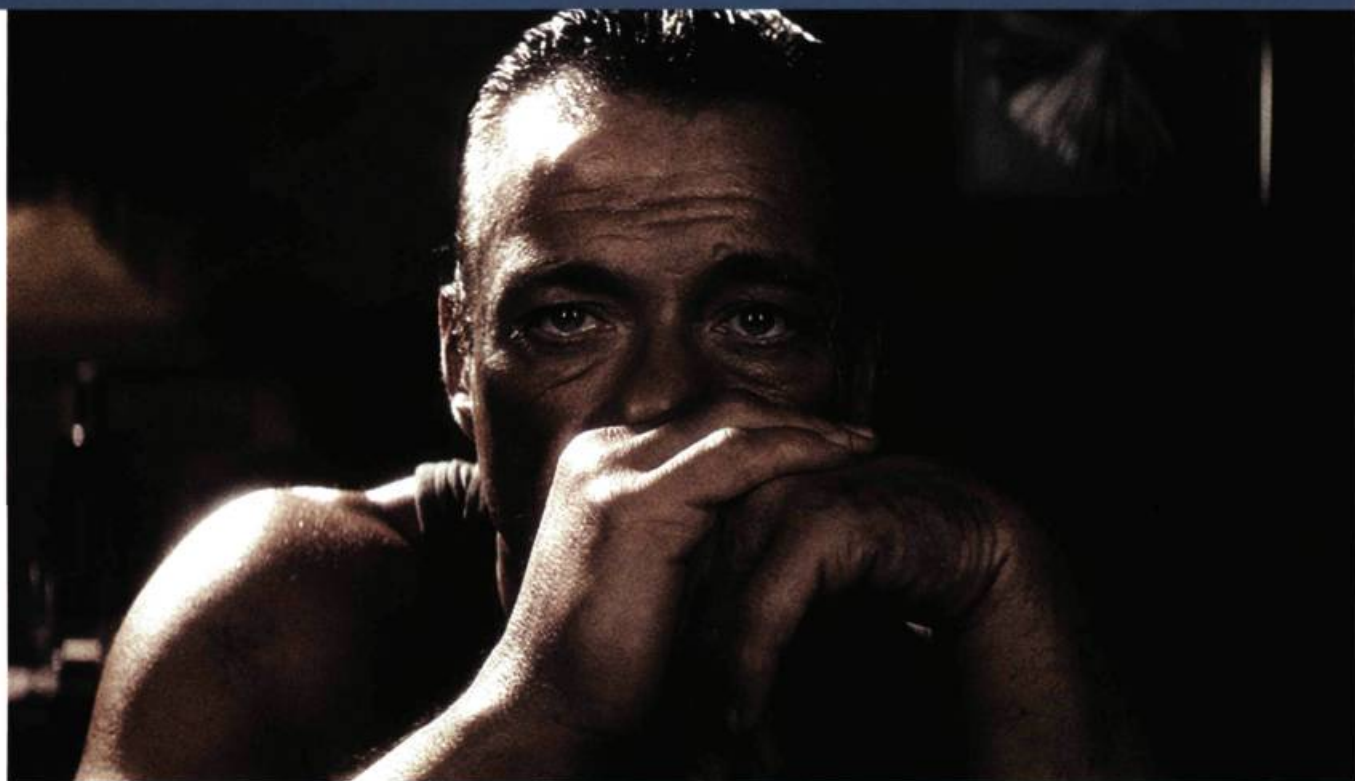
0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Faradji, H. (2008). Review of [JCVD de Mabrouk El Mechri]. *24 images*, (140), 56–56.



En 1993, lorsque sortait *Hard Target*, Jean-Claude Van Damme était une star. Certains lui attribuaient même le mérite d'avoir lancé, par ce film, la carrière hollywoodienne de John Woo. Le monde anglophone lui avait aussi trouvé un surnom à la hauteur de ses prestations : *The muscles from Brussels* tandis que tous les gamins dans les cours de récré s'enorgueillissaient de réussir le coup de pied retourné, sa signature. Depuis, le monde de Van Damme a bien changé. Le cinéma d'action n'est plus qu'un terrain de jeu désertique. Et l'acteur belge est devenu le dindon de la farce, accumulant déclarations à l'épaisseur philosophique d'une feuille morte et jugements sur le monde aussi déconcertants qu'involontairement hilarants. Pour lui emprunter son expression fétiche, Van Damme est devenu « aware ». Mais pendant que nous ricanions, Van Damme est aussi devenu une icône.

C'est exactement cette icône qu'observe *JCVD*, deuxième long métrage du français Mabrouk El Mechri (*Virgil*). Une icône à laquelle le cinéaste n'oublie pas, et c'est heureux, de donner un visage humain. Ce visage, c'est celui de Jean-Claude, 47 ans, venu chercher en ses terres natales un peu de calme alors qu'au

royaume hollywoodien, son quotidien n'est que bataille juridique pour la garde de sa fille, problèmes d'argent et rôle piqué par Steven Seagal. Dans le même corps d'acier cohabitent le héros et le *has been*. Et lorsque la banque dans laquelle il venait faire un retrait sera braquée, qui gagnera ?

Mélange habile de fiction et de réalité, de mise en abîme à l'autodérision constante et de déclaration d'amour à un certain cinéma (El Mechri est fan et ça se voit), à mi-chemin entre l'intensité glauque du *Dog Day Afternoon* de Sidney Lumet et l'humour noir de *C'est arrivé près de chez vous*, *JCVD* ne saurait pourtant renier son influence première : le cinéma de Quentin Tarantino. Même bande musicale recherchée en constant décalage, même repêchage d'un acteur en pleine décrépitude, même fétichisme cinéphilique, mêmes mythes plongés avec un humour ravageur dans une réalité des plus banales pour voir comment ils s'y comportent et surtout, même souci de se distinguer par des traits de style inédits, des déconstructions inhabituelles. Ainsi, comme dans *Reservoir Dogs*, *JCVD* nous demande de reconstruire nous-mêmes son récit en puisant

dans une valse désordonnée, mais follement jouissive, de flash-back et de flash-forward.

Serait-ce à dire que *JCVD* n'a que peu de personnalité ? Non. Car, là où Tarantino restait au cœur même de la fiction pour mieux retravailler la notion de tragédie, *JCVD*, lui, s'acquine au documentaire pour mieux s'immerger dans la mélancolie. Des parents inquiets de l'acteur à cette grand-mère chauffeuse de taxi qui lui assène ses quatre vérités, de cette photographie délavée à ce montage en dents de scie, tout le film dégage en effet une atmosphère désenchantée et, il faut bien le dire, étonnamment touchante. Cette atmosphère culmine même dans une extraordinaire tirade existentielle et désabusée, dite par un Jean-Claude en lévitation enfin réuni avec Van Damme, déployant un talent de jeu qu'on ne lui soupçonnait pas. Il y avait l'icône. Il y avait le *has been*. Avec *JCVD*, il y a maintenant l'acteur. — **Helen Faradji**

France-Belgique, 2008. Ré. : Mabrouk El Mechri. Scé. : Frédéric Bénudis et El Mechri. Ph. : Pierre-Yves Bastard. Mont. : Kako Kleber. Mus. : Varda Kakon. Int. : Jean-Claude Van Damme, Karim Belkhadra, Jean-François Wolff, Zinedine Soualem, François Damiens, Anne Paulicevich. 96 minutes. Dist. : SVBiz.Inc.